

# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.


Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

« Je ne veux ni d'une forme d'habit qui ait été portée, ni d'une couleur qui se soit vue, du moins récemment ». Ainsi parlait un jeune homme négligemment assis sur une ottomane. Il regardait avec complaisance son image réfléchie dans une psyché, et passait avec distraction ses doigts dans une touffe de cheveux. Il était dans un des salons de son tailleur qui







l'écoutait avec attention. Une des portes en glace s'ouvrit, et un troisième personnage parut. Un large cordon rouge se laissait entrevoir sous son habit bleu à vastes basques, et son aspect commandait une sorte de politesse respectueuse. « Eh ! c'est vous, mon cher Auguste, dit-il au jeune homme qui s'était levé précipitamment. Vous êtes en affaire sérieuse, il me paraît. Ne vous dérangez pas, je ne suis pas pressé. Je viens renouveler la livrée de ma maison ; j'attendrai. — Vous permettez donc, cher oncle ? » dit le jeune homme. Le vieillard fit un geste de la main, tira la *Gazette de France* de sa poche, s'assit et lut. « Je veux un habit en mérinos ou cachemire gris de lin, reprit Auguste ; il le faut doublé en satin rose, et fait à la française, la culotte pareille, les bas à coins, les souliers à boucles. Monsieur le marquis, vous voudrez bien me prêter les vôtres, celles en diamans. — Très-volontiers, dit le vieillard en interrompant sa lecture ; est-ce que vous voulez jouer la comédie ? — Non, je vais au bal et je veux faire reprendre ce costume. — Très-bien : mais il faut vous faire poudrer, ou vous serez ridicule. — Fi donc ! la poudre salira mon habit. — Vous pouvez éviter cet inconvénient en pommadant le collet. La poudre alors s'y attachera. C'est ainsi qu'on faisait dans mon temps, et c'était bien plus propre. Vous riez, Auguste ; ce que je vous dis est vrai, demandez à mes contemporains ; ils vous diront qu'ils mettaient de la pommade à leurs habits. . . . Écoutez-moi, mon ami, je tiens aux costumes de ma jeunesse, et j'avoue que je les préfère de beaucoup aux vôtres, à cause de leur richesse et de leur élégance ; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à vous singulariser ; laissez dormir en paix nos habits brodés, riches, mais incommodes ; de nos vieilles coutumes ne conservez que cette politesse qui est passée en proverbe ». L'avis fut suivi, et la pensée de l'habit gris à la française abandonnée.

— On porte quelques robes en foulards à dessins arabesques, garnies d'un volant orné d'une double tête ; il est liseré en trois ou quatre nuances assorties aux dessins de la robe. Le poignet du bas des manches, toujours de la hauteur d'une main au moins, est tout entouré de petits lisérés qui, très-rapprochés les uns des autres, le couvrent entièrement, et forment un effet très-original.

— On soigne extrêmement les poignets de toutes les man-



ches ; ceux qui sont adaptés aux peignoirs de jaconas ou de mousseline blanche , sont ornés , vers le haut et vers le bas , d'une petite guirlande brodée au plumetis ; d'autres sont enchassés dans deux petits entre-deux de dentelle , et le milieu couvert d'un petit semé de broderie.

— La toile-batiste de laine brodée se porte de préférence à toute autre étoffe en ce moment. Les garnitures , souvent brodées en soie de couleur nuancée , sont attachées sous une tête formée par une torsade travaillée en soie.

— Nous avons admiré cette semaine une robe en palmyrienne , couleur oiseau de paradis. Au-dessus d'un large ourlet étaient brodés , en soie nuancée , des bouquets d'œillets bleus et blancs. De chaque bouquet s'échappait une petite guirlande des mêmes fleurs , qui traversait diagonalement l'ourlet jusqu'au bas du jupon. Une ceinture en pointe était brodée de la même manière. Un bouquet d'œillets s'élargissait en gerbe au milieu de la pointe et s'étendait en guirlande tout autour de la ceinture.

— Les jockeys les plus nouveaux ne présentent qu'une seule pointe qui tombe en fichu sur l'épaule.

— Pour une grande réunion d'été , rien n'est plus élégant qu'une robe en palmyrienne blanche , brodée en soie plate blanche ; une écharpe de blonde nouée sur le cou et une garniture en agate-marine sont très-bien portées avec cette toilette.

— La duchesse de C\*\*\* est arrivée un soir de cette semaine à St.-Cloud avec le plus élégant costume de campagne. Sa robe , de la plus belle mousseline des Indes , était garnie de deux volans bordés d'une riche guirlande brodée au plumetis. Cette guirlande était toute composée de petites feuilles de rose. Le fond du volant semé de petits œillets à jour très-rapprochés. Le fini du travail rendait cette garniture aussi belle qu'une dentelle. Le même dessin se retrouvait sur une pélerine de mousseline , forme carrée , entourée d'une double garniture et ayant une ruche de tulle autour du cou. Pour compléter cette toilette , la duchesse de C\*\*\* avait une capote dont le fond était en foulard de couleurs bariolées , et la passe en paille de riz. Ceinture en gros grains blancs , fixée par une large boucle d'or. Bracelets à la grecque en or mat. Bas de fil d'Écosse et souliers de peau anglaise.



— Les jeunes personnes portent, pour robes habillées, des cote-pali roses ou blanches à raies claires sur mat; sur ces dernières sont peints, en toutes couleurs, de très-jolis dessins.

— Presque tous les voiles de gaze, que l'on jette sur les chapeaux négligés, sont encadrés dans un large bord de couleur.

#### VARIÉTÉS.

### LE DERNIER AMOUR,

Par M<sup>me</sup> J. Bastide (1).

Nous recommandons cette petite nouvelle à nos lectrices. Elle est écrite avec élégance et renferme une foule de ces aperçus délicats, de ces détails du cœur qui n'appartiennent qu'aux femmes. Quoique court, l'ouvrage offre des situations du plus vif intérêt; les émotions qu'il éveille sont tristes sans doute, mais c'est de cette tristesse qui plaît à l'ame et la plonge dans une douce rêverie. *Le Dernier Amour* a quelque chose de la touche charmante de l'auteur d'*Ourika*, et mérite de trouver place à côté de ce dernier ouvrage.

Il y aurait de la maladresse à présenter une analyse qui détruirait à l'avance tout l'intérêt de cette jolie composition; mais nous croyons servir à la fois et nos lectrices et l'auteur en citant quelques passages qui donneront une idée de l'ouvrage.

Le début est plein de sensibilité et de charmes :

« J'avais quatre ans, je dormais du sommeil paisible et doux de cette âge, quand on me souleva de la couche où je reposais depuis plusieurs heures, pour me porter doucement auprès de ma mère. Je ne me réveillai entièrement qu'à la lueur des bougies qui éclairaient son appartement. J'ouvris les yeux, et le spectacle qui s'offrit à moi se grava dans ma jeune mémoire, sans même que je compris alors toute l'étendue du malheur qui me frappait. Aussi, longtemps après, il suffisait que cette image se présentât à mon souvenir, pour attrister les jeux de mon enfance, et plus tard les plaisirs de ma jeunesse.

(1) Un vol. in-12, sur beau papier vélin satiné; à Paris, chez Boul-land, libraire, quai des Augustins, n° 11, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.





*Petit Courrier des Dames*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra

Robe d'organdi brodée; Des magasins de la belle Anglaise Rue de la Paix N<sup>o</sup> 20.

Coiffure Exécutede par M<sup>r</sup>. Croixal.



» La chambre de ma mère était tendue en damas rouge et or ; les rideaux de son lit , de la même étoffe , relevés de chaque côté , la montraient pâle et presque sans vie. Cette couleur sombre et sévère donnait quelque chose de plus triste encore à cet aspect déjà si terrible. Au pied de ce lit de mort les gens de la maison , à genoux et les yeux en pleurs , demandaient au ciel un miracle en faveur de leur jeune et bonne maîtresse. Assise sur un fauteuil , une femme d'un âge mur répandait des torrens de larmes , et de tems en tems le médecin , placé au chevet du lit , était obligé de s'approcher d'elle pour l'aider à reprendre ses sens : c'était M<sup>me</sup> de Beaumont , la mère de la mienne. Plus près encore de celle qui allait quitter la vie , était un ministre de Dieu , qui , à chaque instant , présentait aux lèvres de la mourante un crucifix d'or , et prononçait des paroles sans doute bien consolantes , car les regards de ma mère , se détournant de moi , se levaient avec plus de sérénité vers le ciel.

» Tout à coup , je sentis que l'on me rapprochait du sein où j'avais puisé la vie ; je sentis une larme tomber sur mon front ; je sentis les faibles battemens du cœur maternel : un long soupir se fit entendre , des sanglots s'y mêlèrent ; c'en était fait , j'en'avais plus de mère ! »

Un fragment d'un autre genre achèvera de faire voir la manière gracieuse de M<sup>me</sup> Bastide : il est tiré d'une lettre écrite par un jeune voyageur qui parcourt l'Italie avec toutes les émotions d'une ame ardente , et l'éclat d'une imagination brillante.

« Vous me reprochez de ne pas vous donner des détails sur l'Italie ; vous la connaissez si bien , et quel est d'ailleurs celui qui n'en parlerait mieux que je ne pourrais le faire ? Je n'ai vu de ce pays que son aspect riant , ses tableaux , ses antiquités et quelques artistes. Je ne parais dans aucune société. Je suis allé jusqu'à Naples , le bruit de cette ville me gênait , et l'on dit que votre Paris est plus bruyant encore. Je viens de faire une excursion à Venise : il pleuvait quand j'ai traversé ses lagunes , c'était la nuit ; j'ai trouvé quelque chose de triste et de désolant dans ces eaux éternelles qui vous entourent. Venise est la ville la plus curieuse du monde , mais je n'aimerais pas à l'habiter ; elle parle beaucoup à l'esprit , elle étonne , mais elle ne dit rien à l'ame. Il me faut des arbres ,



iera  
Paris N° 20



de l'ombrage, des montagnes ; ces palais, ces monumens, ne sont tous que l'ouvrage des hommes ; le site le plus austère, le plus sauvage est encore celui de Dieu. J'ai cependant été visiter les églises, les galeries, le palais du doge ; long-tems je suis resté les yeux fixés sur le voile noir qui cache le cadre inoccupé de Marino Faliero, condamné et décapité comme traître ; s'il eût réussi, il eût été le premier dans l'histoire de sa nation.

» Parmi les magnifiques tableaux qui remplissent le palais du doge, une composition extraordinaire m'a frappé : c'est le jugement dernier de Palma Nuov ; dans l'enthousiasme de l'amour heureux, il plaça sa jeune et belle maîtresse au nombre des élus ; la fragilité et l'inconstance d'une femme précéderent la fin de l'ouvrage du peintre. Elle fut infidèle avant qu'il l'eût terminé ; et, par une vengeance toute italienne, on trouve, de l'autre côté du tableau, la belle coupable livrée aux diables, qui l'entraînent aux éternels supplices. L'imagination seule de l'artiste les créa ; mais elle, a-t-elle compté une seule des larmes véritables qu'elle a fait répandre ?

» Au retour, je me suis arrêté à Ferrare ; cette ville est dépeuplée. Où est cette brillante cour d'Alphonse ? il est oublié, lui ; le seul souvenir qu'il a laissé est celui de son injustice ; mais on garde à la bibliothèque, avec un religieux respect, les manuscrits du Tasse. J'y ai trouvé ces lignes touchantes, tracées de la main de l'infortuné : « Vous dites que je suis » fou, Alphonse ; lisez cette page de la *Jérusalem*, écrite dans » mon cachot, et osez le dire encore. »

» Quelques minutes après, ma tête s'appuyait contre les barreaux de ce même cachot ; ma main arrachait, presque avec délire, quelques-unes des pierres qui retenaient l'anneau d'où pendait la chaîne qui l'attachait. La chaîne du Tasse ! concevez-vous ce crime ? Mais c'est celui d'un puissant du monde, faut-il s'en étonner ?

» J'ai vu beaucoup de noms écrits sur la porte de la prison de Torquato : celui de Byron semble placé là comme un beau souvenir. Byron s'est fait enfermer plusieurs heures dans cette prison sacrée ; il parcourait cet étroit réduit avec l'agitation de la fièvre. Il n'avait pas besoin d'y chercher des inspirations, mais, à coup sûr, il n'y puisa pas de l'admiration pour les grands. »



## MELANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — La foule s'empresse aux représentations d'*Aladin* : les yeux sont éblouis, les oreilles assourdies ; mais le souvenir de l'armée d'Aladin ramène toujours le public à ce brillant spectacle, dans lequel la magnificence des décors est poussée jusqu'à la magie.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Le comité de lecture de ce théâtre vient de recevoir à l'unanimité une tragédie de M. Ancelot, intitulée *Olga*, ou *l'Orpheline moscovite*. Cette pièce a obtenu un tour de faveur ; elle a été mise sur-le-champ à l'étude, et sera représentée dans le courant de septembre. Une circonstance assez curieuse, c'est que Cartigny, Monrose et M<sup>lle</sup> Levert sont au nombre des acteurs de cette œuvre tragique.

OPÉRA-COMIQUE. — Ce théâtre est toujours dans une espèce d'inter-règne. La nomination de M. Ducis, faite *in petto* par l'autorité, et ébruitée par les journaux, éprouve, dit-on, plusieurs obstacles, dont un des plus difficiles à vaincre serait le refus d'un grand seigneur de renoncer à sa haute surveillance sur les affaires du théâtre.

VARIÉTÉS. — En attendant *l'Homme incombustible*, *l'École de natation* reste sur l'eau ; le négligé des jolis baigneurs féminins, la fidélité du tableau d'intérieur de l'école, et surtout la caricature jésuitique d'Odry, suffisent pour attirer les curieux.

VAUDEVILLE. — Quoique la *Grande Duchesse* jouisse toujours de la faveur du public, le directeur de ce théâtre a jugé prudent de ne pas la montrer chaque jour ; en effet, en usant la pièce on aurait bien pu user la petite Caroline Fédé, et l'une doit aller plus loin que l'autre.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. — *Dix ans de Constance*. Les *Premières Amours* du Théâtre de Madame ont pu donner l'idée de ce vaudeville. Un jeune homme a jadis aimé pour toujours la fille d'un fermier. Des événemens l'ont séparé de l'objet de son ardent amour. Avec le tems il est devenu infidèle, et lieutenant de hussards. De son côté la tendre bergère, qui devait garder la foi jurée, a pris un mari.

La pièce arrive assez péniblement à la dernière scène, mais un vaudeville final, dont l'air et les paroles sont fort jolis, désarme les mécontents.

Le jeu des acteurs laisse beaucoup à désirer.



GAITÉ. — Le succès de la *Peste de Marseille* va toujours *crescendo* : quelques coupures ont été habilement pratiquées dans le second acte ; la mise en scène et le jeu remarquable de Marty se réunissent à l'intérêt du sujet pour assurer à ce mélodrame un succès aussi durable que productif.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — Incessamment l'ouverture.

— M<sup>me</sup> Ida Saint-Elme, la célèbre Contemporaine, est partie pour Marseille où elle devait s'embarquer pour aller ramasser quelques-uns de nos lauriers oubliés au pied des Pyramides, et visiter le sérail du pacha d'Égypte ; mais on dit qu'elle a renoncé à ce projet pour aller aider nos braves à couper les oreilles en Morée à ces mêmes Arabes auxquels elle destinait, quelques jours auparavant, une visite amicale.

— Tous les doutes sur l'existence des serpens de mer sont dissipés. Un journal de la Nouvelle-Orléans, en date du 1<sup>er</sup> avril, rapporte que le 31 mars, la goelette *la Promesse* y mouilla ; elle avait à bord le serpent de mer dont elle s'était emparée : sa longueur est de 50 à 60 pieds ; sa grosseur celle d'un baril ; sa couleur celle du serpent *longo*. Ce monstre doit être empaillé et envoyé au musée de Philadelphie.

BROSSES-CROISAT à teindre les cheveux en blond, châtain, brun et noir, par brevet d'invention. Le succès de vogue qu'a obtenu cette charmante découverte a déterminé l'inventeur à en établir un dépôt rue Feydeau, n<sup>o</sup> 20, place de la Bourse. Les prix sont les mêmes qu'à l'entrepôt général, rue de l'Odéon, n<sup>o</sup> 33 ; et les personnes qui le désireraient peuvent essayer une brosse, ou se faire teindre les cheveux avant que d'acheter ces brosses, qui conservent leur vertu toute une année, et se vendent : celles à favoris, 6 fr. ; celles à tête moyenne, 10 fr., et plus grandes, 15 fr.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N<sup>o</sup> 47 bis, et rue Saint-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>e</sup>, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 575.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais.